
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 11 h 26

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

15 février 1997

Par-delà le mouvement

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Samedi 15 février 1997

Le Devoir • p. B2 • 584 mots

Par-delà le mouvement

Martin, Andrée

Jocelyne Montpetit est une artiste un peu en marge des courants actuels à Montréal. Ses oeuvres, intrigantes, interrogent l'existence de l'être humain. La Ligne invisible, présentée du 19 au 22 février à l'Agora de la danse, questionne une fois de plus les profondeurs de l'homme.

Lorsque Jocelyne Montpetit parle, c'est entre autres de l'inconscient, de l'intuition et de la part cachée et invisible présente en chacun de nous. Sa pensée, en ébullition, n'a de cesse de chercher le pourquoi du comment de l'être humain, de ses besoins, ses désirs et ses comportements. Ce n'est pas le genre d'artiste à opter pour la voie de la facilité mais plutôt pour celle de la recherche et, quelque part, de la radicalisation. C'est probablement pour cette raison qu'elle est allée se former auprès de maîtres comme Grotowski en Pologne et qu'elle n'a pas eu peur de plonger au coeur de la pensée Buto avec Min Tanaka, Tatsumi Hijikata et Kazuo Ohno au Japon. «Je pense que l'artiste doit ébranler quelque chose par rapport ce qui l'entoure», explique-t-elle. Il doit être une sorte de visionnaire. Il y a quelque chose qui m'inquiète actuellement dans notre société et que je ne trouve pas spécialement stimulant. On commence vraiment à trop domestiquer le désir. Il me semble que toutes les forces primaires, comme la sexualité, l'expression, etc., sont de plus en plus étouffées par une espèce de confort.»

Borremans, Guy

Jocelyne Montpetit et Carlos Sanchez

À l'image de ses expériences antérieures, mais aussi de ses préoccupations actuelles, ses oeuvres chorégraphiques sont une sorte de retour aux sources de l'être. On peut aussi les voir comme des rêves, des rituels, ou encore la matérialisation des dédales intérieurs de l'homme, où tous se mélangent, s'influencent et se transforment. «Le danseur n'a pas de texte comme l'acteur. Pour moi, le danseur sert plus une nécessité intérieure. Le corps devient un matériau à travers lequel on exprime des émotions, des angoisses, des douleurs, des choses qui sont souvent innommables. Et c'est justement parce qu'on ne peut les nommer qu'elles peuvent passer par un matériau comme le corps.»

Après *Lettre à un homme russe* (1992), *Le Gardien du sommeil* (1994) et *Luminare* (1995), trois oeuvres denses et déroutantes, Jocelyne Montpetit présente *La Ligne invisible*, à l'Agora de la danse, du 19 au 22 février. Dans ce duo qu'elle interprète en compagnie de Carlos Sanchez, la chorégraphe explore des thèmes complexes comme la fertilité et l'abandon. Évidemment, on ne retrouvera pas de références littérales de ces thématiques mais des images suggérant ces univers impalpables et

© 1997 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.



Certificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-19970215-LE-064



troubles. Toutefois, l'artiste précise que la scénographie du sculpteur métis amérindien Edward Poitras, composée d'une grande toile couvrant l'ensemble de la scène - parfois visible, parfois invisible selon la lumière -, constitue une sorte d'immense nid, symbole même de la fertilité. «*La scénographie demeure étrange puisque, quelque part, la scène est un peu comme une immense matrice que tous, interprètes, acteurs ou danseurs, traversent, et à partir de laquelle on se met un peu au monde.*» Ainsi la toile de Poitras peut-elle être perçue comme une sorte de métaphore de l'espace scénique.

Fidélité

On aura compris que la chorégraphe aux yeux en amande n'affectionne ni le premier degré, ni les références simples et directes. Mais elle souhaite malgré tout inclure plusieurs niveaux de lecture dans ses créations. Dans *La Ligne invisible*, elle ajoute à ses thèmes initiaux la notion extrêmement universelle de recherche de l'autre ou, en langage populaire, de la seconde moitié. «*J'ai tenu à ce que l'autre interprète de ma pièce soit un homme pour avoir une complémentarité entre les éléments masculins et féminins. Aussi, je voulais toucher la thématique de la possible relation amoureuse. Dans cette pièce, j'essaie d'exprimer l'idée qu'on cherche l'autre parce que nous sommes des êtres qui ne sommes pas terminés.*» Le discours de Jocelyne Montpetit me rappelle ce passage du *Banquet* de Platon où Aristophane explique à Éryximaque l'ancienne séparation de l'être androgyne en deux parties - d'une part une femme et d'autre part un homme - et comment, aujourd'hui encore, l'un recherche sans cesse l'autre, son complément. Aussi l'oeuvre de

Montpetit aura-t-elle sûrement de quoi plaire à tous les adeptes de philosophie. Elle leur donnera peut-être même de la matière sur quoi tergiverser pendant le reste des soirées de notre hiver enneigé.

Aujourd'hui, si l'artiste n'a pas fini de se poser des questions sur l'existence - elle se décrit, quelque part, comme une danseuse existentialiste, et collabore avec la revue *Topo*, où elle a signé des articles sur Louise Bourgeois et Kazuo Ohno -, elle avoue cependant n'être plus aussi rebelle qu'avant, lorsqu'elle dansait au Japon. Mais elle adhère toujours à une authenticité de choix, à la fois dans ses créations et dans son interprétation. Une conjugaison d'intégrité, de fidélité à soi et d'exigence qui lui permettent, comme elle l'affirme, «*de rester humaine*»